

ARCHIVES
DE
L'ANTHROPOLOGIE CRIMINELLE
ET DES SCIENCES PÉNALES

L'ATAVISME MORAL

par G. TARDE

I

C'est un vrai plaisir de discuter avec un esprit sincère et calme, aux convictions sans passions aussi désintéressées qu'arrêtées, dont la fixité se déploie en une variété inépuisable d'ingénieux développements, servis par une vaste érudition. Tel est M. Colajanni, et voilà pourquoi, bien que je me félicite hautement d'être d'accord avec lui sur tant de points, et de pouvoir m'appuyer souvent sur le résultat de ses solides recherches en statistique, je ne sais si je ne suis pas tout aussi ravi de l'occasion qu'il m'offre aujourd'hui de le contredire un peu à propos de ses idées sur *l'atavisme moral* des délinquants.

Mais, avant tout, que je commence par louer comme il convient son beau livre, récemment paru, sur la *Sociologia criminale* (1). Jamais la question du type physique des criminels, ni celle des rapports du crime avec la folie, l'épilepsie, la dégénérescence, l'hérédité, n'avaient été vues de si près, ni sous tant de faces différentes, ni éclairées à la lumière de tant de chiffres et de documents pris un peu partout,

(1) *La Sociologia criminale, volume primo*, del Dr Napoléone Colajanni (Catania, Filippo Tropea, 1889.).

toujours aux bonnes sources. De cet examen consciencieux il se dégage la preuve que les causes sociales du délit l'emportent immensément sur ses prédispositions naturelles. Mais il semble que par sa thèse sur l'atavisme moral l'auteur se mette en contradiction partielle avec ce résultat général de ses travaux. Montrons en quelques mots ce que la position prise par lui et défendue avec tant de talent a de singulier.

Le délinquant, à ses yeux, est-il un fou ? Non. (v. p. 407) Est-il un fou moral spécialement ? Non plus. Est-il un épileptique ? Pas davantage. Est-il un malade ? Singulière maladie qui sous d'autres latitudes, constituerait une excellente santé ! Est-il un dégénéré ? Un régénéré plutôt, en un certain sens, s'il est vrai que la moralité ait été un éloignement du type mental primitif de l'humanité et que l'immoralité nous y ramène. Un tableau de l'Italie par régions où figurent les chiffres de la délictuosité comparés à ceux des réformes de conscrits pour défaut de tailles, et pour divers vices corporels de nature éminemment dégénérative, nous fait voir qu'il n'existe aucun lien entre la criminalité et la dégénérescence. Ces recherches très minutieuses (p. 300-317) aboutissent à cette conclusion : les provinces italiennes qui se distinguent par la santé physique et la parfaite conformation organique se signalent aussi par leur supériorité criminelle, et là, au contraire, où la dégénérescence sévit, la moralité relative règne ! Qu'est-ce donc alors que le criminel ? M. Colajanni répond en reprenant la première thèse de Lombroso, mais en n'en retenant que la moitié. Le criminel est un néo-sauvage ou un néo-barbare, un revenant du temps de nos ancêtres éloignés. Seulement, gardez-vous de voir en lui un sauvage au sens physique du mot ; il ne l'est qu'au sens moral. L'atavisme physique ici est une explication doublement illusoire, et parce qu'elle suppose gratuitement l'existence d'un type physique propre aux délinquants, et parce que, si ce type physique était réel, composé comme on nous l'assure d'une collection de malformations et de honteux stigmates, la similitude avec les

traits corporels de nos premiers parents serait la moins vraisemblable des hypothèses. Mais l'atavisme moral peut et doit se soutenir ; car rien de plus analogue, moralement, que les sauvages encore existants et nos criminels civilisés, et, pour fortifier ce rapprochement, nous pouvons le compléter par l'analogie des deux avec les enfants, reproduction passagère du passé moral de nos races, et avec les *gens du peuple*, retardataires de la civilisation. Entre parenthèse, cette dernière considération, sous la plume d'un socialiste démocrate, ne manque pas d'originalité.

Mais comment, dira-t-on peut-être, le délinquant peut-il être une réapparition ancestrale du sauvage ou du barbare moral, s'il ne l'est aussi du sauvage ou du barbare physique ? Comment peut-il se singulariser à ce point par la nature de ses sentiments et de ses actes, si rien, dans les formes de ses organes et surtout de son cerveau ou même de son crâne, ne le particularise au moins dans la majorité des cas ? Est-ce que tout caractère mental n'est point nécessairement lié à un caractère corporel ? Est-ce que toute variation mentale n'entraîne pas ou n'implique pas une variation corporelle ? Voilà précisément ce que notre auteur conteste. Il élargit, il élève l'étude du type criminel en la faisant rentrer, comme un simple cas particulier, dans l'étude générale de la corrélation entre la fonction et l'organe. Pour lui, toute fonction n'est pas liée à un organe spécial, du moins à un organe que nos yeux et nos instruments d'observation puissent atteindre (1). Cela est vrai, avant tout, des fonctions nerveuses qui ne sont pas toutes, il s'en faut, localisées ni localisables dans des compar-

(1) Au sujet du défaut de relation entre les troubles de la fonction et la malformation de l'organe, Colajanni aurait pu citer Féré, son contradicteur cependant, en ce qui concerne la criminalité-dégénérescence : « Les hystériques, nous dit celui-ci (*Dégénérescence et criminel*, p. 72, une note) qui présentent plusieurs des conditions physiologiques de la criminalité (troubles de la sensibilité et de la motilité, excitabilité excessive, etc, et qui souvent se laissent aller à des impulsions délictueuses (voleuses aux étalages, vitrioleuses, etc.), sont souvent remarquables par la régularité de leur conformation physique, et un petit nombre seulement offre des stigmates anatomiques »

timents déterminés du cerveau. En outre, le lien entre l'organe et la fonction, quand il existe, provient de ce que la fonction à la longue s'est fait son organe et continue à se le faire, mais non de ce que l'organe s'est fait et se fait sa fonction. Ce point de vue trouve son application et sa confirmation en sociologie même où c'est évidemment la guerre qui fait le militarisme, et non vice versâ, et où la nature de l'activité dominante, agricole, commerçante, industrielle, donne aux institutions leur caractère propre, de même que l'évolution des littératures imprime aux langues son cachet.

Ainsi, en admettant qu'il y eût un signalement anatomique lié aux anomalies psychiques des malfaiteurs, ce n'est pas à lui qu'il faudrait demander le secret de leurs inclinations. Mais ce lien est imaginaire : c'est tout au plus si l'on a pu localiser cérébralement les facultés des sens et certaines facultés plus hautes, mais élémentaires encore ; il n'est pas sûr que celle du langage mérite le siège où Broca l'a confinée (1) ; au moins est-il sûr que l'intelligence et la mémoire sont disséminées dans tout le cerveau, au lieu d'y être claquemurées quelque part ; quant au sens moral, à l'instinct moral, au caractère moral, de quelque nom qu'on l'appelle, il est, de toutes les fonctions de l'âme, la moins susceptible de localisation, et c'est une étrange idée de vouloir la loger à droite ou à gauche, plus près ou plus loin du front. Autant vaudrait loger la tristesse ou la joie, comme on l'a essayé, dans les régions temporales et sphénoïdales. Ou plutôt l'idée d'enfermer la moralité dans une circonvolution quelconque serait bien plus ridicule encore : le sens moral est de date trop récente pour avoir eu le temps de se faire un organe spécial... Aussi n'y-a-t-il rien de plus indépendant des changements physiques subis par une race que les changements de sa moralité. Il ne faut donc pas nous étonner si, d'après le témoignage des savants les plus auto-

(1) Cependant cette localisation a reçu tout récemment encore de nouvelles confirmations.

risés, la constitution physique et spécialement crânienne de chaque race humaine est restée fixe depuis des centaines ou des milliers de siècles, malgré le progrès ou la variabilité extraordinaire de sa capacité intellectuelle et de ses qualités morales. Broca nous apprend que « l'homme contemporain, par ses caractères morphologiques fondamentaux, ne diffère point de l'homme préhistorique dans le sein d'une même race » et il en conclut que « l'évolution physique n'est point parallèle à l'évolution psycho-morale. » (v. p. 323 et s.)

II

Telle est la thèse de M. Colajanni. Sans vouloir discuter toutes ces propositions, nous nous permettrons quelques réflexions éparses sur certaines d'entre elles avant d'entrer au cœur de notre sujet. Pour apprécier le jugement sévère porté par notre auteur sur les idées anthropologiques des nouveaux criminalistes, il importe d'examiner si son scepticisme à l'égard des localisations cérébrales est fondé ou non. L'anthropologie criminelle, en effet, n'est qu'une phrénologie nouvelle. Peut-être fait-elle de la phrénologie sans le savoir. Or après avoir passé en revue toutes les objections élevées contre la théorie des localisations, toutes les hypothèses, souvent contradictoires émises à ce sujet par plusieurs savants, M. Colajanni se prononce, non sans raison, en faveur de l'opinion de Brown-Sequard sur le cerveau considéré comme une fédération de cellules, chacune complète en soi, mais spécialisée de plus en plus à mesure que se resserre le lien fédératif. Ainsi, à la localisation des fonctions cérébrales se trouverait substituée la spécialisation des fonctions cellulaires du système nerveux. Il est certain que cette interprétation toute sociologique d'un problème biologique est ici fort heureuse, et nous n'avons qu'à suivre la métaphore de Brown-Sequard pour voir un peu plus clair dans cette obscurité. Supposons donc que, sans distinguer isolé-

ment les individus humains, les producteurs humains, un observateur de la Lune, ou, ce qui revient au même, un statisticien bien clos dans ses chiffres, aperçoit en *gros* les manifestations de l'activité humaine dans un Etat, c'est-à-dire les divers genres de production agricole, industrielle, littéraire ou autre. Il ne manquera pas de remarquer que, dans tel canton, se localise l'industrie du fer, dans tel autre la fabrication de la toile, du coton, de la soie, de la musique wagnérienne ou de la poésie décadente; et il se hâtera peut-être trop tôt de conclure que chacun de ces articles est le monopole exclusif de chacun de ces petits territoires, d'ailleurs assez mal délimités toujours. Mais une observation plus attentive ne tardera pas à lui prouver que chacun de ces cantons, s'il vient à être privé du secours fourni par ses voisins à la suite d'une épidémie ou de ravages quelconques survenus dans ceux-ci est capable à la rigueur de fabriquer lui-même, tant bien que mal, la plupart, je ne dis pas la totalité des marchandises dont il a besoin. De là une distinction importante : c'est qu'il y a des industries qui sont essentiellement localisées, et d'autres qui, essentiellement aussi, ne le sont pas, parce que, sans doute, elles sont très primitives, ou bien parce qu'elles répondent à des besoins très urgents, la boulangerie et la poterie par exemple. Quoique très récente, une industrie devenue très nécessaire serait, il est vrai, dans le même cas : par exemple, la fabrication des locomotives ou des télégraphes électriques. On peut être sûr que, si un petit Etat européen qui reçoit aujourd'hui de l'étranger des locomotives ou des appareils télégraphiques venait à être privé de cette importation, il y suppléerait aussitôt en fabriquant sur place ces articles compliqués, aussi impérieusement requis par les exigences modernes que le pétrin du boulanger ou la roue du potier. Mais en somme, et malgré cette exception, les industries les plus localisées sont les plus nouvelles. — Eh bien, si une distinction analogue est applicable aux *industries* du cerveau, à ces fameuses *facultés* dont on a tant cherché l'emplacement, si les unes sont attachées à un domaine circonscrit et disparais-

sent sans retour après sa destruction, tandis que les autres se reconstituent tant bien que mal après la lésion ou l'ablation de leur territoire préféré, est-ce qu'il n'y a pas lieu de supposer aussi que ces dernières, celles auxquelles est dévolu le privilège de l'ubiquité cérébrale, — la mémoire, l'intelligence, la moralité, — sont les plus anciennes, les plus primitives, la troisième aussi bien que les deux autres, et même plus encore, car elle est moins indispensable à l'individu? Ainsi, si l'on admet avec M. Colajanni l'origine moderne de la moralité, on a droit de s'étonner, précisément à cause de cela, qu'il lui refuse un siège cérébral; et, en prouvant qu'elle n'en a pas, il tend à rendre probable son ancienneté. Mais ce n'est là, je l'accorde, qu'une présomption légère, et à fleur de sujet, en attendant mieux.

Je me demande comment notre auteur concilie avec son grand principe de la fonction cause de l'organe, le contraste supposé par lui entre la variabilité morale et intellectuelle de l'humanité et la permanence physique du type humain, du crâne et probablement du cerveau humain, depuis les temps géologiques. Comment se fait-il que cette variabilité, continuée depuis tant milliers d'années, n'ait pu encore entamer sensiblement cette permanence? Il y a ici, je crois, une contradiction véritable. — Quant à la difficulté de concilier la permanence en question avec la loi de l'évolution, elle peut s'expliquer ingénieusement si l'on suppose, avec Morselli et d'autres anthropologistes, que, à partir de l'apparition du langage et du lancement de la nef humaine sur l'océan social, la source des transformations simplement physiologiques a dû s'arrêter en nous parce qu'elle a été remplacée avec avantage par la fontaine nouvellement jaillie de découvertes nées du contact social, accumulées et répandues par le langage. Idée séduisante et profonde, au fond de laquelle on peut voir — si ma chimère ne m'abuse, — la commune nature des innovations vitales et des inventions sociales, l'explicabilité de celles-là par leur similitude avec celles-ci. En ce sens, donc, la fixité physique de nos races civilisées serait due

précisément à leurs modifications mentales ; et, en général, il serait permis d'avancer que, dans une espèce vivante quelconque, la fixité, si surprenante, de certains caractères *typiques* est due en grande partie à la mutabilité de certains autres où le besoin de nouveauté inhérent à chaque forme de la vie s'est donné carrière (1). Le monde social serait donc un débouché remarquable ouvert au besoin de nouveauté propre à l'espèce humaine et plus intense en elle qu'en aucun autre, peut-être parce qu'étant le plus élevé des volcans vivants où s'échappent les forces du monde, elle exprime ce qu'il y a en elles de plus profond. — Mais je crois qu'il faut se garder de confondre ici la variabilité sociale, qui n'est pas douteuse, avec la variabilité morale qui est en grande partie hypothétique ; et l'observation précédente gagnerait à être rapprochée d'une idée de Darwin que M. Colajanni cite quelque part. Les organes *et les fonctions* les plus complexes, les plus nobles, sont, d'après l'illustre naturaliste, les moins variables. Cela s'applique avant tout au cerveau et aux fonctions du cerveau. Chose merveilleuse, en vérité, que ce qu'il y a de plus sensible au moindre souffle extérieur soit ce qu'il y a de plus résistant aux plus grandes tourmentes, que ce qu'*un rien émeut* soit ce que *rien n'ébranle* ! N'est-ce pas, qui sait ? parce que la richesse même de ses propres modulations assure la durée à un *thème* organique ou fonctionnel fondamental, en prolongeant sa raison d'être ?

Plus un motif musical a de complexité et d'ampleur, c'est-à-dire de *variabilité*, et plus il lui est permis de se répéter indéfiniment. Quoi qu'il en soit de cette manière de voir, rien de plus variable individuellement que les formes du crâne et rien de plus immuable dans la moyenne des cas. Rien de plus variable non plus que les idées de *l'esprit*, que les passions ou les

(1) C'est ainsi que, socialement, la fixité (relative) de la langue est proportionnelle à la variabilité de ses emplois, aux progrès de la littérature et des sciences. Les langues sauvages sont bien plus variables, et de même les religions sauvages, que les langues et les religions civilisées.

penchants du *cœur*, source nécessaire de toute moralité, et rien de plus immuable, dans une race donnée que *son* esprit et *son* cœur. Sans doute l'horizon de l'esprit s'est étendu incessamment ; sans doute, le domaine du cœur et de la morale, le cercle des hommes réputés nos semblables et comme tels jugés dignes de nos sympathies et de nos devoirs, s'est toujours élargi ; mais la virtualité intellectuelle ou cordiale est restée la même, concentrée ou déployée n'importe ; et si haut que la lecture des plus vieux documents littéraires, des plus antiques documents linguistiques, nous permette de remonter un peu sûrement dans l'âme de nos aïeux, je ne dis pas de sauvages qui n'ont jamais été nos parents, nous sommes surpris de la facilité avec laquelle, après un peu d'exercice, nous nous mettons *au pas* de leur intelligence, et plus encore au diapason de leurs sentiments.

Le cœur assurément, d'Homère à nous, des patriarches hébreux à nous, a moins varié encore que l'esprit, bien que l'esprit ait gardé au fond la même constitution. Il en est, je crois, du préjugé scientifique courant sur l'immoralité, l'insensibilité, l'improbité natives de nos premiers pères à nous, peuples civilisés, comme de la tentative faite, il y a quelques années, pour démontrer que le sens des couleurs et des sons s'était modifié depuis les temps homériques, et qu'Achille ou Hector ne discernaient que deux ou trois teintes là où notre œil en aperçoit cinq ou six. Il a fallu que l'évolutionnisme renonçât enfin à ce corollaire apparent de ses théorèmes ou de ses axiômes capitaux ; et ceux-ci n'y ont rien perdu de leur force.

M. Colajanni appuie son hypothèse sur des faits tels que ceux-ci : il connaît un gentilhomme sicilien qui, d'une exquise sensibilité pour les maux des personnes de sa caste, est profondément insensible aux souffrances des roturiers. Mais je connais aussi force paysans, qui, très honnêtes avec d'autres paysans, ne cherchent qu'à *rouler* le bourgeois ; je connais force gens passionnés en politique qui, très dévoués à leurs co-religionnaires politiques, commettraient sans scrupule toutes les

indignités contre leurs adversaires. En cela tous ces gens là, il est vrai, rappellent les peuples primitifs, par la concentration intense de leurs affections et de leur moralité dans un champ étroit. Mais ce n'est pas là de l'atavisme ; c'est chose sociale et nullement vitale, une persistance coutumière et traditionnelle, assez fréquente dans un milieu insulaire et clos, tel que la Sicile ou la Corse, des sentiments d'un autre âge.

III

Cela dit, examinons de plus près l'atavisme moral conçu par M. Colajanni comme l'explication unique de toute criminalité. Il ne se borne pas, en effet, à expliquer de la sorte, comme Mantegazza, certains crimes étranges et archéologiques d'aspect, « blocs erratiques moraux » ; il prétend expliquer pareillement tous les genres de délits, même les plus modernes, malgré la difficulté de rattacher notre corruption d'ultra-civilisés, nos abus de confiance, nos escroqueries raffinées, nos attentats à la pudeur, à l'âge de la pierre éclatée ou même polie. En outre il entend l'atavisme (p. 476) dans le sens rigoureux, biologique du mot. Il ne veut pas qu'on se contente de voir dans le criminel, avec M. Lacassagne, un simple arriéré moralement, un trainard de l'armée civilisée en marche. Il admet cependant que le criminel provient, en général, des milieux retardataires ; mais, ajoute-il, les penchants criminels sont l'exception même dans les classes les plus inférieures de nos sociétés, et c'est de cette exception qu'il faut rendre compte par l'hérédité à longue portée.

Or, je comprendrais qu'on eût recours à cette interprétation des faits s'il ne s'en présentait pas d'autre, plus naturelle et plus vraisemblable, je veux dire celle de la tératologie morale. Dans son bel ouvrage sur l'Hérédité psychologique, M. Ribot cite comme exemple des faits contraires à la règle de l'hérédité, et, par suite, de l'atavisme, l'apparition soudaine, dans une

famille honnête et normale, de certaines anomalies morales, de vices, de tendances criminelles. Ainsi, où M. Ribot voit se révéler la force novatrice, révolutionnaire même, d'innéité, M. Colajanni n'aperçoit en jeu que la force conservatrice ou plutôt prodigieusement rétrograde de l'hérédité la plus renforcée. Lequel des deux a dit vrai ? *A priori*, il se peut qu'on donne raison à l'un comme à l'autre ; combien de fois les novateurs n'ont-ils fait que rééditer le passé ! Que d'inventions réinventées en ce monde ! Il est possible que les causes tératologiques aient simplement servi à dégager l'influence atavistique. Quand, par suite d'une digue, à laquelle on peut comparer une cause tératologique, obstacle apporté au cours de l'évolution, un fleuve est empêché de couler dans son lit actuel, il se remet quelquefois à couler dans son ancien lit, même abandonné depuis des siècles. Quand, par suite d'une famine, certaines classes pauvres cessent de pouvoir manger du froment, leur nourriture nouvelle, elle se remettent à manger du seigle ou du maïs. Quand après une guerre, tous les ponts d'une rivière ont été détruits, on revient aux anciens bacs. Ici, et dans tous les exemples de ce genre qu'on pourrait citer, il y a quelque chose qui est, socialement, l'équivalent de l'atavisme, c'est-à-dire *l'imitation à distance* comme l'atavisme est la *génération à distance*. Mais d'autres fois, il n'y a rien de pareil, malgré des similitudes vagues et trompeuses. Quand, sous l'Empire romain de la décadence, les statuaires ont peu à peu dévié des traditions du grand art, de l'art adulte et consommé, leurs productions de plus en plus grossières, où ils parvenaient de moins en moins, malgré leurs efforts, à reproduire les modèles des maîtres, ont souvent présenté une vague ressemblance avec les ébauches informes de la sculpture archaïque. Est-ce à dire qu'ils aient songé à imiter celles-ci ? Si l'imitation n'a rien à faire ici, n'est-il pas à croire aussi bien, dans le cas où certaines monstruosité anatomiques reflètent confusément quelque caractère propre à l'animalité inférieure ou au passé même de la race, que la génération n'a rien non plus à faire là ?

La question est donc de savoir si les ressemblances qu'on prétend reconnaître entre les difformités morales des malfaiteurs et l'état moral de nos ancêtres primitifs, sont, prouvées soient-elles, du premier genre ou du second. Admettons même pour un instant qu'elles soient du premier. Encore faut-il avoir égard à une observation que me suggère un passage de Darwin sur les caractères latents des êtres vivants. Nous devons croire, nous dit-il (1), qu'une grande quantité de caractères susceptibles d'évolution dorment cachés dans chaque être organisé, sorte de panspermie interne qui rend inutile, à vrai dire, l'hypothèse de la *réinvention*, émise ci-dessus. Ces *possibles* dont il s'agit ont tous été réalisés à des époques antérieures. Mais il faut un accident, une cause nouvelle, pour déterminer la réapparition de l'un d'eux parmi des milliers d'autres qui ne réapparaîtront jamais. En d'autres termes, parmi tous les atavismes possibles, qui sont innombrables, pourquoi celui-ci et non celui-là ou tel autre s'est-il réalisé ? Voilà ce qu'il importe de préciser. Cet enfant naît cruel, fourbe, imprévoyant, paresseux, et vous dites qu'en cela il ressemble à des sauvages, ses ancêtres supposés. Je le veux bien ; mais, parmi ses ancêtres, il ne compte pas que des sauvages féroces, perfides, incapables de prévoyance et de travail ; il compte aussi, et en plus grand nombre peut-être, des sauvages doux, intelligents, francs, laborieux, des barbares navigateurs intrépides ou héroïques guerriers et vassaux fidèles, ou paisibles laboureurs. Pourquoi ressemble-t-il aux pires de ses aïeux et non aux meilleurs ? Pour des raisons où l'hérédité assurément n'entre pour rien.

Mais de quel droit, au surplus, verrions-nous dans une monstruosité morale qui rend criminel, c'est-à-dire insociable, un spectre évoqué de nos sociétés antiques ou préhistoriques ? L'interprétation tératologique a sur l'interprétation atavistique bien des avantages, celui-ci, entre autres, d'expliquer très simplement pourquoi la criminalité native est plus fréquente

(1) *Variation des animaux et des plantes*, tome 2, p. 64.

dans les classes pauvres et incultes. Il faut y voir une suite des conditions défavorables où se produit dans ces milieux la grossesse des femmes. Les recherches savantes de Marro (1) l'ont conduit, on le sait, à donner une origine intra-utérine à la plus grande partie des anomalies présentées par les malfaiteurs. D'autre part, « Isidore Geoffroy Saint Hilaire, nous dit M. Ribot, constate que les femmes des classes pauvres, obligées de se livrer, lors même qu'elles sont enceintes, à de pénibles travaux, et les femmes non mariées, forcées de dissimuler leur grossesse, donnent bien plus souvent que d'autres naissance à des monstres. » Une objection très juste que M. Féré oppose à l'hypothèse de l'atavisme physique me paraît s'appliquer aussi bien, et mieux, à celle de l'atavisme moral. « Il faut remarquer, dit-il, que les traces de dégénérescence, telles que manifestations névropathiques ou vésaniques, scrofules, etc., qui se rencontrent si souvent chez les criminels, n'ont rien à faire avec l'atavisme, qu'elles semblent plutôt exclure, puisqu'elles sont incompatibles avec une génération régulière. » Je dirai de même : la bassesse, la cruauté, le cynisme, la lâcheté, la paresse, la mauvaise foi, qu'on observe chez les criminels, ne sauraient leur provenir de la majorité de nos communs ancêtres primitifs (2), puisqu'elles sont incompatibles avec l'existence et la conservation séculairement prolongée d'une société régulière, aussi incompatibles assurément avec cette santé et cette fécondité sociales que les névroses et les scrofules peuvent l'être avec la santé et la fécondité physiologiques.

M. Colajanni semble compter un peu, pour appuyer son

(1) Caratteri dei delinquenti.

(2) Distinguons bien d'ailleurs entre l'hérédité ordinaire et l'atavisme. Le dégénéré, moral ou physique, est en général un héréditaire (voir à ce sujet la thèse du D^r Legrain sur la folie héréditaire des dégénérés) ; en remontant dans sa parenté rapprochée, on découvre presque toujours l'explication de ses anomalies ; et c'est précisément pour cela qu'il est inutile d'enjamber ses parents et je ne sais combien d'autres générations pour demander à des ancêtres fabuleux le secret de ses dépravations ou de ses déformations.

hypothèse de l'atavisme moral, sur une autre hypothèse émise par M. Sergi, celle de la formation du caractère moral en chacun de nous par une superposition d'habitudes et de tendances accumulées comme des alluvions successives par les innombrables générations de nos ancêtres, puis, après notre naissance, par les événements de notre vie. Dans cette théorie, les tendances de plus antique date sont aussi les plus fondamentales et les plus fixes; ce sont elles, par suite, qui sont remises à nu quand des causes accidentelles ont aminci ou enlevé, comme il arrive chez les grands criminels, les couches supérieures et relativement récentes. On reconnaît sans peine dans cette *stratification du caractère* le même esprit qui a suggéré à M. Ribot sa *stratification de la mémoire*, opinion du reste tout autrement fondée en fait. Pour apprécier à leur véritable valeur, réelle à coup sûr, ces essais de stratigraphie psychologique et d'autres semblables, il convient d'abord de se rappeler une remarque importante de Darwin. Dans l'ouvrage déjà cité (1) il prouve que la fixité des caractères n'a aucun rapport avec leur ancienneté. « Lorsqu'un caractère surgit, dit-il, il peut quelquefois se fixer très fortement d'emblée. » S'il en est ainsi, la loi de M. Sergi me paraît atteinte à sa racine. En second lieu, la géologie du moi, pour ainsi parler, serait décevante si elle ne tenait compte d'un élément essentiel et prépondérant, je veux dire de cette harmonie profonde qui combine en nous les traits psychologiques, d'ailleurs très multiples et très fortuitement rassemblés, qui nous constituent. Les couches successives de la mémoire ne sont pas juxtaposées à demeure comme des terrains; elles sont à chaque instant soulevées et combinées par la finalité instinctive qui les fait servir à nos desseins spirituels. De même, nos habitudes et nos tendances, ces souvenirs organiques d'anciennes actions, ne sont pas rapprochées en nous comme les feuillets d'un livre, et notre caractère n'est pas seulement la collection de ses souvenirs-là;

(1) *Variation des animaux et des plantes*, t. 2, p. 67.

il est leur emploi d'une certaine espèce, *caractérisée* par la nature des fins innées ou acquises, qui prédominent en nous, et secondairement des convictions majeures qui s'associent à elles pour leur tracer la route. Or, c'est par la nature de nos plaisirs et de nos douleurs propres, c'est-à-dire de nos sensations *sui generis*, que cette nature de nos fins innées ou acquises est déterminée; et, dans la spécification de nos plaisirs ou de nos douleurs, notre tempérament individuel, formé d'une combinaison d'apports héréditaires où l'élément atavistique est absolument noyé, joue le rôle prépondérant. Entre parenthèses, ce que je viens de dire explique pourquoi le mot de *caractère* a été bien choisi pour désigner notre *genre de volonté*, plutôt que notre *genre d'intelligence*. Notre genre d'intelligence est déterminé, il est vrai, par la nature de nos croyances fondamentales, comme notre genre de volonté par celle de nos désirs principalement. Mais la source de nos croyances est presque entièrement objective, extérieure à nous, et leur nature, par suite, dépend surtout des informations accidentellement offertes à notre esprit; tandis que la source primitive de nos désirs est subjective, jaillie des profondeurs de notre organisme particulier. Il n'est donc rien qui nous individualise et nous caractérise à ce point.

IV

M. Colajanni nous présente, en outre, sa thèse de l'atavisme moral comme se rattachant à la prétendue loi générale d'un parallélisme entre la *phytogenèse* et l'*ontogenèse*, entre la série des transformations de l'espèce ou de la race à laquelle un individu appartient et la série des phases embryonnaires ou infantiles qu'il est obligé de parcourir avant d'atteindre sa forme définitive. Effectivement, on nous dit que, par divers traits psychologiques, et surtout moraux, le criminel ressemble à l'enfant, et, s'il était vrai que l'enfant, conformément à la loi ci-dessus, fût la reproduction abrégée, atténuée et tempo-

raire, de nos premiers pères, on pourrait dire la même chose du criminel. Mais, d'abord, que vaut la loi dont il s'agit? Bien que Broca en ait fait jadis une critique très sagace, elle paraît s'appuyer sur un nombre respectable de faits. Toutefois ne sont-ils pas susceptibles d'une autre explication? La nécessité qui oblige l'ovule fécondé, pour devenir l'être adulte, en n'importe quelle espèce végétale ou animale, à traverser un certain nombre *minimum* de phases intermédiaires, est-elle comparable à la routine d'une mémoire d'écolier qui ne saurait se rappeler le dixième vers d'une fable sans avoir préalablement récité les neuf premiers; ou n'est-elle pas plutôt analogue à la raison géométrique et mécanique, impérieuse mais mystérieuse au fond, qui force un corps, pour *se déplacer*, à *se mouvoir*? Je m'explique. Pourquoi, s'il vous plaît, un corps qui veut substituer à son emplacement A un autre emplacement M ou N, est-il dans l'impossibilité de disparaître brusquement en A et d'apparaître aussitôt en M ou en N, et doit-il obligatoirement parcourir *au moins* toutes les positions intermédiaires B, C, D, etc. *minimum* qui s'appelle une ligne droite joignant le point A au point M ou N? Je n'en sais absolument rien; mais je sais qu'on nomme *espace* la collection complète et systématisée de ces *minima*, de ces séries de positions rationnellement enchaînées les unes aux autres comme par une sorte de déduction rigoureuse et inexplicable, de logique physique. Quoiqu'il en soit, quand un certain nombre de mobiles, les uns après les autres, à partir d'un même point A, visent le même point M, s'ils suivent à peu près le même chemin, ce n'est pas que les suivants imitent les précédents ou soient en rien influencés par l'itinéraire de ceux-ci; c'est qu'une nécessité commune et supérieure s'impose à tous et les contraint de marcher selon des directions plus ou moins parallèles. Tout ce que peuvent faire les suivants s'ils veulent utiliser l'expérience des précédents, c'est d'arriver au but par un chemin de plus en plus rectilinéaire; et c'est précisément ce que semble faire la vie embryonnaire dans son évolution où se

répète vaguement, en s'y abrégant beaucoup, l'évolution de l'espèce. Mais, au-delà d'un certain degré marqué par la rectilinéarité complète, l'abréviation devient impossible. Est-ce qu'il y aurait aussi des rectilinéarités évolutives pour ainsi dire, des *minima* d'états vivants à traverser par force, par une nécessité rationnelle, et nullement par une simple mou-tonnerie traditionnelle, pour passer *en droite* ligne, pour ainsi dire, de l'état ovulaire à l'état définitif? Est-ce que la Vie conçue dans sa plénitude, comme la totalité de toutes les formes organiques réelles et possibles, et le système complet de leurs rapports nécessaires, ne serait pas une sorte d'espace invisible, de Raison et de Logique cachée comme la Géométrie et la Mécanique? Ce n'est qu'une vue de l'esprit, il est vrai; mais la *répétition* prétendue de la phytogénèse par l'ontogénèse n'est aussi qu'une conjecture; et entre les deux, entre celle qui fait de l'évolution vivante un enchaînement déductif et celle qui en fait un ressassement machinal, laquelle justifie le mieux le labeur immense de la Vie? — Or, pour revenir à notre sujet spécial, si l'on admet ma manière de voir, il pourrait fort bien y avoir similitude morale de l'enfant et du délinquant, ajoutons même de l'homme du peuple, avec nos ancêtres reculés, sans qu'il y eût le moins du monde atavisme.

Mais y a-t-il même similitude? Non. Spencer se croit autorisé par ses études sur les sauvages encore subsistants, rebut manifeste de l'humanité, à nous tracer de *l'homme préhistorique* (il dit *l'homme* et non pas les *hommes*, comme si tous les hommes s'étaient alors ressemblés) un portrait que notre auteur reproduit sans hésitation. Il nous peint cet homme imaginaire, ancêtre commun, par hypothèse, de tous les peuples civilisés et de toutes les tribus sauvages, comme « paresseux, vaniteux, imprévoyant à l'excès, nerveux, volubile, variable en ses émotions, fixe en ses habitudes, opposé au changement, étourdimement cruel et, avant tout, impulsif. » Acceptons ce signalement pour un instant. Mais en quoi s'applique-t-il aux *plèbes* de notre âge ou d'une époque historique quelconque?

Partout, au contraire, le paysan, le vrai peuple, est *laborieux*, modeste, économe (c'est-à-dire très prévoyant), musculeux et point nerveux, taciturne, aussi tenace dans ses sentiments que dans ses coutumes, et inoffensif tant qu'on ne l'irrite pas. S'il est, comme les sauvages, *religieux* et *respectueux envers les autorités*, double reproche que M. Colajanni lui adresse, on ne peut en tous cas le rapprocher du délinquant par ces deux côtés. Celui-ci, comparé aux gens honnêtes de sa classe et de son pays, est remarquablement irréligieux et irrespectueux. — Passons à l'enfant. En vérité, nos anthropologistes criminels ne sont pas tendres pour lui, et le noir portrait qu'ils nous en tracent ne rappelle en rien un tableau de Greuze. Sa petite âme est, à leurs yeux, une mixture de tous vices et de tous crimes en herbe. Si cet âge est sans pitié, comme l'a dit le plus mauvais père de tous les poètes, ils le lui rendent bien. Pourtant, ce qui me frappe le plus en observant les enfants, c'est l'extrême dissemblance de leurs caractères. J'en connais beaucoup qui n'ont nulle inclination au mensonge ni au larcin, qui sont doux pour les bêtes, peu portés à la colère, etc. Ils sont égoïstes, c'est vrai, mais leur égoïsme irréféchi, qui a un si grand charme de naturel, ne serait-il pas l'expression de leur premier devoir vital, de leur vraie moralité à eux, qui consiste à croître aux dépens d'autrui? L'explication de leur turbulence, de leur légèreté, de leur insouciance, dites, si vous voulez, de leur gracieuse ingratitude habituelle, et de tous leurs autres prétendus défauts ordinaires, nous est trop clairement fournie par l'utilité fonctionnelle de ces traits psychologiques pour qu'il y ait lieu d'invoquer ici l'hypothèse de l'atavisme. On peut admettre cette hypothèse quand il s'agit d'expliquer des organes ou des caractères jadis utiles, devenus inutiles, et reproduits machinalement par une réminiscence sénile de la vie; on ne le peut à propos d'organes et des caractères nécessaires, indispensables (1). Supposez un enfant tranquille,

(1) Il est à noter que M. Pérez, avec sa compétence hors ligne, se prononce contre l'explication atavistique du moral de l'enfant.

rassis, serviable, toujours préoccupé des intérêts d'autrui, soucieux de l'avenir, « vertueux et sensible » et vous verrez que tant de préoccupations l'empêcheront de grandir. Par l'égoïsme de l'enfant, ou plutôt par la limitation très étroite du cercle de sa sympathie, s'exprime et se satisfait le besoin d'expansion vitale, source de toute fécondité et de toute générosité même sociale, aussi bien que par l'abnégation et le dévouement de l'homme fait. Dans un organisme encore grandissant, ce besoin fondamental trouve à se satisfaire par sa croissance même, sans génération au dehors ; et cela est vrai des organismes sociaux eux-mêmes, des petits Etats forcés de grandir pour durer, des tribus sauvages ou barbares d'abord, qui révèlent sous le nom de patriotisme, un égoïsme collectif (je ne dis pas individuel) toujours si nécessaire, mais plus nécessaire à leurs débuts que plus tard, et perdant de son intensité à mesure que leur action extérieure peut se substituer à leur élaboration intérieure en la continuant. Inversement, l'égoïsme des vieillards se justifie de la même manière, puisque, dans un organisme en voie de déclin, toute l'énergie subsistante doit s'employer à se retenir sur cette pente, conformément au même vœu d'expansion vitale, qui se transforme ici en vœu stérile de non-refoulement vital. Entre les deux termes opposés de l'enfant et de la vieillesse, l'âge adulte, pour les sociétés comme pour les individus, est l'heure prédestinée des beaux dévouements à autrui, des colonisations et des abnégations fécondes (1).

Pour bien comprendre les traits moraux et intellectuels de l'enfant, il faut les comparer aux traits similaires présentés par tous les *petits* de l'animalité, surtout de l'animalité supérieure. Ce que dit Agassiz quelque part (dans l'*Espèce*), que le sexe féminin depuis le premier jusqu'au dernier échelon du règne animal, reste semblable à lui-même et frappe d'un

(1) Les lecteurs de Guyau reconnaîtront dans le besoin d'expansion vitale dont je parle l'idée-mère de ses beaux travaux.

même timbre psychologique, partout reconnaissable à sa grâce propre, les femelles de tous les animaux, cette remarque très juste s'applique aussi bien aux petits de tous les animaux. A côté du « féminin éternel » et universel, il y a *l'enfantin* non moins éternel, non moins universel. Petits chiens, petits chats, petits singes, petits éléphants, poulains, ânon, etc, tous ont, et doivent avoir, la même étourderie, la même frivolité, le même amour du jeu, les mêmes caprices où leurs forces s'exercent. Plutôt que de l'atavisme, n'y-a-t-il pas du prophétisme pour ainsi dire dans leur genre de vie ? Comme le petit chat joue à la souris et le petit chien de chasse *arrête*, ainsi l'enfant se prépare, par ses façons de jouer, aux guerres, aux alliances, aux marchés de l'homme fait. Voit-on se dépenser après tout, plus d'égoïsme dans une cour de collège que dans une assemblée parlementaire ou dans un champ de manœuvres ? Je n'en sais rien ; mais le trait qui me paraît dominer chez l'enfant civilisé, c'est sa sociabilité, son horreur de la solitude.

Il n'a pas de plus grand plaisir que de se réunir à ses camarades, de former avec eux des groupes et des associations hiérarchiques, avec un embryon de discipline. Si l'on veut qu'il reflète le passé de la race, eh bien soit ; il en résulte que nos ancêtres ont été extrêmement sociales, disciplinés, gais, amis des fêtes, point féroces ni larrons (1). La criminalité infantile est infiniment faible, M. Colajanni est forcé de le reconnaître et embarrassé pour l'expliquer. Si les enfants étaient aussi mauvais qu'il le suppose, ils pourraient facilement, malgré leur faiblesse physique, grâce à nos armes à feu et à nos engins de toute sorte, et malgré leur crainte des châtimens qu'on nous dit excessive, ce qui se concilie mal avec leur imprévoyance jugée extrême, tuer les personnes

(1) Dans son ouvrage si substantiel sur les *Criminels*, le Dr Corre observe que, chez les races non civilisées, l'enfant naît remarquablement intelligent et bon, moralement supérieur à ses parents. L'hypothèse de l'atavisme moral aurait ici pour conséquence de nous faire croire à la bonté, à l'intelligence, à la moralité des premiers ancêtres de ces races.

qu'ils détestent ou voler avec effraction et escalade ce qu'ils convoitent. La preuve qu'ils le pourraient, c'est qu'en fait certains enfants, ni plus ni moins intelligents ou robustes que d'autres, commettent des meurtres, des vols audacieux, des incendies. Mais il est certain, et digne de remarque, que cette précocité criminelle, quand elle se révèle de la sorte, a le plus souvent des causes sociales et non physiologiques. C'est en effet dans les milieux urbains très denses et très civilisés, non ruraux et arriérés, que la criminalité des mineurs va en augmentant. A Paris elle croit d'une manière effrayante.

V

Reste la question principale de savoir si, mieux que les plèbes et les enfants, les délinquants ressemblent aux sauvages nos ancêtres présumés. On ne peut douter que le délinquant rural par excellence, le *brigand*, si peu semblable d'ailleurs au délinquant des grandes villes, ne rappelle à quelques égards le sauvage *spencérien*. Encore faut-il se demander ici, avant d'invoquer l'atavisme, si les traits moraux qu'on remarque chez le brigand, et qui sont chez lui des vertus professionnelles, sont innés ou acquis. J'objecterai donc à M. Colajanni l'observation très fine qu'il fait, (p. 227) en réponse à Lombroso, relativement à l'*insensibilité physique* et *morale* des malfaiteurs. Il y voit, comme dans l'insensibilité du chirurgien aux douleurs de ses patients, l'effet graduel d'une longue *pratique* criminelle, et non sa cause. Mais avant tout, il importe de vérifier si l'esquisse que Spencer nous trace de *l'homme primitif* en général convient en particulier à *ces hommes primitifs* qui ont tressé le premier berceau de nos sociétés civilisées.

Si nous voulons nous faire une idée de nos ancêtres, au point de vue moral et intellectuel, qu'avons-nous besoin d'aller fonder nos inductions sur les dépravations et les superstitions

grossières des sauvages actuels ? (1) Pourquoi ces êtres stupides ou méchants, pourquoi même les meilleurs d'entre eux, dont l'inaptitude au progrès est rendu manifeste par leur persistance séculaire dans la sauvagerie, par leur évanouissement devant la civilisation, nous représenteraient-ils les premiers promoteurs des progrès sociaux qui ont abouti à nous ? Pour connaître ceux-ci, adressons-nous directement à ces groupes nombreux de savants qui étudient leurs vestiges de toutes sortes, qui retrouvent leur âme dans leurs tombes et leurs temples fouillés, dans les racines de leurs idiômes rapprochés et comparés, dans leur mythes, leurs légendes, leurs coutumes confrontés curieusement. Consultons à ce sujet les archéologues de la Langue, ou de la Religion, ou du Droit, ou de l'Art ; tous s'accorderont à doter nos plus lointains aïeux de pitié et de justice, de mansuétude et d'activité laborieuse, en même temps que de bravoure et de fermeté. Qu'ont rencontré de plus primitif M. de Laveleye et Sumner-Maine au fond de nos institutions juridiques européennes ? Une organisation toute communiste de la propriété, ce qui suppose essentiellement une mutuelle sympathie, une disposition à la confiance et à la fraternité, conditions indispensables de tout communisme analogue. Aussi M. Letourneau, témoignage non suspect, signale-t-il, chez toutes les tribus pastorales ou agricoles qui vivent ou vivaient en état de communauté, chez les Peaux-Rouges par exemple, chez les Gopas et les Koupnis d'Asie (2), « le développement de sentiments altruistes » la probité instinctive et la douceur des mœurs. « Les Koupnis, nous dit-il, ont, à

(1) « Les hommes préhistoriques, d'après Bagehot, devaient avoir des sentiments et des impulsions que les sauvages actuels n'ont pas ; certains restes d'instincts qui les aidaient dans la lutte pour l'existence se sont effacés à mesure que la raison est venue. Des faits journaliers nous montrent encore cette influence de la raison sur l'instinct. » (Guyau, *Problèmes de l'esthétique contemporaine* p. 138). S'il en est ainsi, pourquoi l'instinct moral n'aurait-il pas été l'un de ces instincts nécessaires à la pose des premiers fondements de sociétés, plus tard dissous, je ne dis pas par la raison quand il s'agit de sauvages, mais par les calculs de l'égoïsme développé dans la guerre perpétuelle et sans merci ?

(2) Voir son *Evolution de la propriété*, p. 67 p. 134 et ailleurs.

quelque distance de leurs villages, dans une position abritée, des greniers communs, où l'on rassemble tout ce qui est considéré comme ayant de la valeur en denrées, provisions, etc. Ces magasins sont dépourvus de protection, néanmoins il est sans exemple qu'on y commette un larcin, même en temps de disette. » Dans son voyage de découverte aux origines de la famille dans nos races élevées, qu'a trouvé M. Fustel de Coulange? Une intensité de vie domestique et religieuse, une énergie de vertus patriarcales, de piété filiale, de justice élémentaire, qui excitent son admiration, et sans lesquelles n'eût jamais été possible ni concevable le foyer antique, ni plus tard la cité antique; n'a-t-il pas fallu l'amour du père poussé jusqu'à l'adoration pour transformer sa tombe en autel et son souvenir en culte sacré? (1) Demandez aux sinologues ce qu'ils pensent des anciens chinois, aux égyptologues ce qu'ils pensent des plus anciens égyptiens, à M. d'Arbois de Jubainville ce qu'il pense des plus anciens Celtes, à Tacite, à Homère, à la Bible, ce qu'il faut penser des anciens Germains, des anciens Hellènes, des anciens Hébreux, au point de vue de la moralité; ils vous répondront en vous citant des échantillons d'activité, de constance, de loyauté, d'empire sur soi ou de sacrifice de soi, auxquels vous trouverez difficilement rien à comparer parmi nous. Le témoignage des philologues, puisé à des sources tout autres, viendra confirmer le leur : celui de Pictet, entre mille, dans ses *Origines indo-européennes* (2).

Certainement, si l'on admettait les théories de Morgan et de Mac-Lennau, d'ailleurs assez contradictoires entre elles, sur la famille primitive, si l'on accordait à ces auteurs, sans

(1) Voir ce que dit M. Fustel de Coulanges dans la *Cité antique* sur l'*antique morale de la famille*. Il faut tenir compte du parti-pris trop exclusif de l'auteur. Assurément nos premiers aïeux, souvent en guerre ou en *chasse guerrière*, ont connu et pratiqué d'autres devoirs que les devoirs de la famille.

(2) Quant aux archéologues de l'âge de la pierre polie ou éclatée, ils ne nous apprennent rien de précis sur la moralité de ceux qui *ont pu* être nos ancêtres. Toutefois il est permis, comme l'a fait M. Joly dans son livre intitulé *Le Crime*, de puiser dans les faits amassés par eux quelques raisons de croire que les hommes de ces périodes géologiques n'étaient dépourvus ni de pitié ni d'équité.

nulle preuve, que la promiscuité la plus absolue aurait régné à l'origine, chose exceptionnelle même chez les bêtes vivant en société, et que le rapt aurait été la première forme de mariage chez nos pères, l'infanticide des petites filles la première forme du sentiment maternel ou paternel ; si toutes ces énormités étaient gratuitement acceptées, il faudrait bien croire à l'immoralité native de nos ancêtres. Mais ces théories me semblent avoir été si complètement réfutées, par M. Sumner-Maine notamment, que je crois pouvoir les écarter sans réserve et leur substituer celles de ce dernier auteur. Je renvoie le lecteur à ses *Etudes sur l'histoire du Droit*, récemment traduites en français, où ils trouveront tout un chapitre magistral consacré à prouver, par une accumulation de documents les plus solides, empruntés aux races supérieures les plus diverses, que la « famille patriarcale » a été le point de départ commun, le seul connu, de toutes les civilisations. Cette toute puissance du *paterfamiliâs* antique, hindou, romain, grec, slave, celte, germain, ajoutons chinois, complétée par l'égalité de tous ses sujets et la démarcation nette, sorte de fossé de fortification, creusée entre eux et le reste du monde, même parent, par l'idée de l'*agnation*, coexistait avec la *communauté de village* et ses règles compliquées. Cette communauté était une association de familles entre lesquelles le communisme régnait mais dont chacune à part était régie patriarcalement. Or, soit pour ce communisme, soit pour cette vie patriarcale, la condition préalable et indispensable était une haute dose de moralité innée. Avant d'accuser de dureté le régime de la *patria potestas* et de l'*agnation*, on doit songer que le chef de famille avait commencé par être fils de famille et, comme tel, plié aux habitudes de respect, de vénération, de dévouement domestiques. Ce qu'il y a de dur et de cruel en apparence dans la constitution de la famille patriarcale n'est que l'effet de son caractère défensif et militaire : elle doit donner tout pouvoir à son général, elle doit se clore hermétiquement comme un camp retranché. D'ailleurs, quel esprit de solidarité et d'abnégation réci-

proque ne suppose pas l'égalité des enfants ! quelle docilité affectueuse et respectueuse ne suppose pas la puissance suprême exercée par le père, par le plus vieux, c'est-à-dire par le plus faible, devant lequel tous les forts s'inclinent ! Observons qu'avant tout, et dès les plus hauts temps, le *pater familias* est juge, et juge très juste, si l'on regarde à ce qui se passe en Chine et ailleurs où l'équité des tribunaux domestiques est l'objet d'éloges unanimes. Ajoutons que la communauté de village, partout où elle subsiste encore, est exclusive de cette anomalie monstrueuse que nous appelons l'indigent. Ce problème du « paupérisme » sur lequel nous écrivons tant de brochures stériles, n'a reçu jusqu'ici aucune solution égale à celle-là en efficacité. Et, pour que l'homme des âges reculés l'ait découverte et pratiquée, je me persuade qu'il a dû être équitable et compatissant. Quant aux vertus qui consistent dans l'empire sur soi-même, sobriété, courage, héroïsme de l'ascète indien ou du sauvage torturé, il n'est pas possible de les refuser aux hommes primitifs. Tout au plus peut-on en atténuer le mérite sous le prétexte d'une insensibilité physique à la douleur dont on les dote arbitrairement, pour se dispenser de les admirer.

Dira-t-on que, par ces sondages archéologiques, nous ne descendons pas assez bas dans les ténèbres de la préhistoire ? Alors, plongeons tout de suite aux dernières profondeurs, regardons de près l'anthropoïde ou ce qui en subsiste, le grand singe. M. Colajanni est forcé de constater (1), d'après du Chailler,

(1) Nous pouvons invoquer un fait très significatif que M. Colajanni nous fournit lui-même dans une note de la page 338. Le cerveau du fœtus humain ressemble à celui des jeunes anthropoïdes. Or, c'est dans cette première phase de sa vie où il ressemble le plus physiquement à l'homme que l'anthropoïde montre aussi « une intelligence et une douceur assez voisines de celles de l'homme » qualités qu'il perd plus tard à mesure qu'en se développant son cerveau, par une sorte de régression, s'éloigne davantage de la forme humaine. Que peut-on induire de là, *atavistiquement* ? Que l'ancêtre commun de l'homme et du singe présentait un degré de douceur et d'intelligence, c'est-à-dire de moralité innée, d'où le singe s'est écarté irrémédiablement, et l'homme temporairement dans quelques-unes de ses phases sauvages.

Brehm et d'autres observateurs, (p. 463) « la pieuse coopération, la mutuelle assistance et l'héroïque abnégation » dont les sociétés simiennes nous donnent d'admirables exemples. Et l'on voudrait que les premières sociétés humaines eussent été fondées sur tous les instincts criminels ou vicieux !

Mais ce ne sont pas seulement les singes, ni même les mammifères ou les vertébrés, ce sont tous les animaux, qui lorsqu'ils s'essayent à la vie sociale, les abeilles, les fourmis, les termites entre autres, pratiquent stoïquement, héroïquement leurs devoirs dictés par leur morale aussi rigoureuse que bizarre et déploient en mille occasions les plus beaux sentiments de fraternité, d'aide réciproque, de courage au poste du combat, ainsi que tant d'autres vertus connues des seuls naturalistes. Qu'on relise les *Sociétés animales* de M. Espinas et l'on y trouvera à chaque page la preuve de ce que j'avance. Quoi d'étonnant, après tout, puisque sans sociabilité préalable, c'est-à-dire sans moralité instinctive, il ne saurait y avoir de société ? En toute espèce sociale, donc, l'individu naît bon et moralisable dès le début. Mais quelle espèce ne tend, n'aspire à se socialiser ? Dans son *Système de politique positive*, œuvre de folie peut-être, mais de géniale folie, Auguste Comte revient à plusieurs reprises sur cette importante idée, que l'aspiration à la vie sociale est le vœu de toute vie organique, vœu le plus souvent déçu quand il n'est pas servi par les conditions voulues de bonté, d'esprit d'union et de sacrifice, mais toujours renaissant d'un bout à l'autre de l'échelle animale, jusqu'à ce qu'enfin il se réalise pleinement en nous. Idée confirmée du reste, au-delà de toute prévision, par les travaux contemporains, tels que les *Colonies animales* de M. Perrier. D'autre part, je suis frappé de voir qu'un des penseurs les plus sagaces, un des plus profonds moralistes de ce temps, Guyau, (1) a cru nécessaire de chercher dans le monde vivant les germes et les premiers exemples de la morale pour donner à celle-ci une

(1) *Morale anglaise contemporaine, in fine.*

base objective suffisante. Rien de plus facile si l'on pose en principe que vitalité et socialité, c'est même chose au fond, et si, partant de là, on songe au penchant universel, éternel, qui porte tous les êtres vivants, animaux ou plantes mêmes, depuis les végétaux ou les animaux unicellulaires jusqu'à nous, à s'associer pour former soit des organisations simples, proprement dites, soit ensuite ces organismes d'organismes, ces organismes du second degré qu'on appelle des sociétés. Mais ce caractère essentiellement social de tout ce qui est vital, nous ne l'apercevons, dans toutes les espèces autres que les nôtres, que superficiellement et du dehors. Par analogie, nous devons croire que, si nous pouvions pénétrer dans ces États hermétiquement clos à nos observations, nous y découvririons des vertus sœurs de nos vertus. Jugeons des cellules vivantes par leurs actes, et nous ne pourrions nous empêcher de louer leur serviabilité réciproque, leur activité, leur docilité, leur soumission à la règle commune, aux traditions de leur passé, leur profonde honnêteté en un mot. La nôtre est simplement fille de la leur. Et l'on supposerait gratuitement, après cela, sans l'ombre d'une preuve, comme un à priori évident, que l'ancêtre des nations les plus haut placées sur le faite européen de la civilisation était égoïste, cruel, indisciplinable, paresseux, voleur, incendiaire, anarchiste ! Et, quand un individu remarquablement pervers, insociable, naît parmi nous, on invoquerait l'atavisme pour expliquer ce phénomène ! Pour moi, je comprendrais plutôt l'inverse. Quand dans nos agglomérations urbaines d'égoïsmes et d'utilitarismes en conflit, il surgit un cœur dévoué, noblement généreux, je comprendrais qu'on vît en lui l'image des lointains aïeux dont le sang et la sueur ont fait notre bien-être. L'héroïsme, voilà peut-être le véritable atavisme moral.

La morale n'est donc pas une invention sociale ; la justice n'est pas née des Grecs. Leur source est plus profonde ; si elle jaillissait brusquement un beau jour après des myriades de siècles d'immoralité et d'injustice, comme on nous l'assure, la continuité de l'Evolution universelle, qu'on dogmatise, en serait

rompue inexplicablement. Si dans nos sociétés, fleur terminale de l'arbre naturel, elles s'épanouissent, c'est que la sève où elles s'alimentent vient des dernières racines de l'être. De là sans doute leur survivance immortelle, leur renaissance infaillible, en dépit des obstacles accumulés par les batailles sanglantes et les triomphes iniques de la force. Ainsi, nos pères, il y a cent ans encore, — car il n'a fallu rien moins que la Révolution française pour leur arracher cette foi, — n'avaient point tort de proclamer que l'homme naît bon. Ils se trompaient seulement en ajoutant avec Rousseau que la société le déprave. Ce n'est pas la société, c'est la lutte entre les sociétés, et aussi bien entre les organismes, qui est dépravante, au moins temporairement. Cette lutte où Darwin a cru voir la chose vitale par excellence, c'est en réalité le contraire de la vie et de la société. Sans ce grand combat anti-vital pour la vie, anti-social pour la société, tout être vivant serait bon, comme tout être social. De là cet air d'innocence, non menteur, qui nous charme à la vue de tout être animé, fût-il serpent ou tigre, surpris en ses heures de sécurité oisive, à l'abri de toute agression et de toute passion impérieuse. Il y a, au cœur des choses, de la bonté, et voilà pourquoi il y a de la bonté dans le cœur de l'homme. Les nécessités de la guerre, il est vrai, substituent souvent à cette bonté native une insensibilité, une férocité acquise et toujours relative; ainsi s'expliquent les grandes tueries des monarques assyriens ou aztèques, les auto-da-fés, les jeux du Cirque. Il est à croire que la cruauté de bien des sauvages s'est formée de la sorte; leurs enfants naissent relativement doux, nous le savons. Encore devons-nous remarquer que cet endurcissement obligatoire du cœur a été en son temps un grand devoir. L'inhumanité, la perfidie, la ruse, en tant que dirigées contre les tribus étrangères à la leur sont des vertus militaires et patriotiques à leurs yeux, de même que les qualités opposées dans leurs rapports intérieurs sont certainement des vertus industrielles et domestiques. L'espoir de tout homme de cœur est que celles-ci à la longue,

refoulent et résorbent celles-là, par l'effet même de la guerre à outrance qui a fait naître ces vertus maudites mais qui travaille à les rendre inutiles en préparant la grande paix future des peuples fusionnés.

Et alors, — si jamais se réalise ce rêve ardent de tant de penseurs optimistes, de Kant, d'Auguste Comte, de Spencer, — si jamais l'humanité arrive non seulement à s'harmoniser elle-même mais à subjuguier harmonieusement la majeure partie du règne végétal et du règne animal asservis en une domesticité féconde, pacifiés eux-mêmes et orientés vers une même fin qui rendra la lutte pour la vie inutile, impossible; — alors, il ne faudra pas dire que quelque chose absolument nouveau a lui sous le soleil, qu'à l'ordre naturel s'est superposé et opposé un ordre artificiel appelé moral; il faudra dire que la nature a enfin trouvé la voie où elle tendait depuis la première monère, et que les vœux de la vie sont comblés définitivement.

Pardon, chers lecteurs, de ce songe métaphysique. Plaignez-vous en à M. Colajanni qui me l'a suggéré, avec ses songes d'autre nature, et que je remercie pourtant des heures de loisirs si agréablement passées à lire son livre, — où il y a bien autre chose à signaler, répétons-le en finissant, que son atavisme moral.
